

Mieux connaître saint Benoît-Joseph Labre

Un pauvre selon l'Évangile, un pèlerin de Dieu pour notre temps

Introduction.

Si quelqu'un incarne la sainteté à l'aube du XXI^e siècle, c'est bien Benoît-Joseph Labre. Pèlerin errant sur les routes d'Europe, mendiant sans toit ni richesse, il ne possédait qu'une seule certitude : une confiance absolue en Dieu. Vêtu de haillons et s'appuyant sur un bâton usé par les chemins caillouteux, il poursuivait un unique but : la rencontre tant désirée avec le Seigneur.

À l'époque des Lumières, la route et les chemins appartenaient encore aux piétons. Des charrettes et des cavaliers arpentaient les voies, tandis que sur les grands axes, les cochers et les carrosses glissaient silencieusement. On avait alors le temps de cheminer avec lenteur et tranquillité, chaque pas résonnant comme une prière, chaque détour offrant une nouvelle perspective sur l'immensité du monde. Les vastes étendues quasi désertes invitaient à la méditation et à la contemplation. Pourtant, sur les grands chemins, le peuple de la route était assez nombreux pour qu'on ne soit pas immédiatement remarqué. Parmi les cohortes de vagabonds, il y avait encore suffisamment de vrais pèlerins pour qu'on ne s'étonne pas outre mesure de voir un chrétien pénitent, probablement en route vers quelque sanctuaire ou accomplissant un vœu. Tel apparaissait, dans l'une de ses images les plus marquantes, celui qui allait devenir saint Benoît-Joseph Labre... Un saint suscité par Dieu.

" Qui aurait pu imaginer qu'un homme sans maison, sans argent, sans fonction dans l'Église et sans œuvre visible deviendrait un saint reconnu par toute la chrétienté ? "

Chers frères et sœurs,

Pour mieux connaître saint Benoît-Joseph Labre, je vous propose de parcourir quelques étapes décisives de son existence. En commençant par son enfance à Amettes, son désir de vie religieuse, ses départs, ses épreuves, puis sa longue marche vers Rome, puis nous nous arrêterons à sa rencontre avec l'abbé Paggetti et la révélation de sa véritable vocation, son amour des sanctuaires, son attachement à l'Eucharistie et son extraordinaire compassion pour les pauvres. Mais surtout, nous chercherons à comprendre ce qui se cachait derrière cette vie si étonnante pour essayer de mieux le connaître.

Puis nous tenterons d'analyser cette question :

Qu'avait-il découvert pour accepter de vivre ainsi ?

Quelle était cette lumière qui transparaissait dans son regard ?

Pourquoi ceux qui le rencontraient étaient-ils parfois bouleversés par sa présence ?

Et surtout chers frères et sœurs :

Que peut encore nous apprendre aujourd'hui cet homme qui n'avait presque rien, mais qui semblait avoir trouvé l'essentiel ?

Peut-être découvrirons-nous alors que saint Benoît-Joseph Labre n'est pas seulement le saint des pèlerins et des pauvres. Il est aussi le saint de tous ceux qui cherchent un chemin dans leur existence.

Alors, avant de commencer notre chemin, je vous propose de garder cette question dans votre cœur :

Et moi, vers quoi suis-je en train de marcher ?

*Celui qui ne cherchait aucune reconnaissance est devenu l'un des saints les plus populaires de son époque. Et celui qui marchait pauvrement sur les routes d'Europe est devenu, pour des générations de croyants, **un véritable pèlerin de Dieu.***

Qui était saint Benoît-Joseph Labre ?

Mais tout d'abord, un bref rappel de qui était saint Benoît-Joseph Labre. Pour mieux comprendre le chemin singulier de saint Benoît-Joseph Labre, il faut revenir aux premières années de sa vie, dans le petit village d'Amettes, au cœur de l'Artois.

Jean-Baptiste Labre et son épouse, Anne-Barbe Grandsir, sont des gens simples, profondément chrétiens et attachés au travail. De leur union naîtra une nombreuse famille. Leur premier enfant, Benoît-Joseph, vient au monde le **26 mars 1748**. Profondément chrétiens, ses parents le font baptiser dès le lendemain.

Le **27 mars 1748**, sont réunis dans la petite église d'Amettes, autour des fonts baptismaux, son père, Jean-Baptiste Labre, sa mère, Anne-Barbe Grandsir, sa grand-mère maternelle, Anne-Théodore Vincent, qui sera sa marraine, ainsi que son oncle paternel, François-Joseph Labre, alors vicaire d'Âmes. C'est ce dernier qui administre le baptême et qui deviendra également son parrain. Tous joueront, chacun à leur manière, un rôle important dans la formation et la vie du futur saint.

Rien, extérieurement, ne distingue alors cet enfant des autres enfants de la campagne artésienne. Il grandit dans une famille laborieuse, au milieu des travaux

de la ferme et dans cette simplicité rurale qui marquera profondément toute son existence.

Premier-né de la famille, Benoît-Joseph s'éveille dans un milieu de vieille paysannerie, profondément attachée à la terre et aux traditions chrétiennes. À Amettes, la population vit modestement. La famille Labre possède quelques terres, mais elle n'est pas riche. Elle donnera pourtant naissance à quinze enfants. Cinq mourront en bas âge ; deux deviendront prêtres et connaîtront les bouleversements de la période révolutionnaire. Deux des filles ne pourront, quant à elles, entrer en religion, faute de disposer de la dot nécessaire.

*Il s'agit notamment de **Julie-Françoise Labre**, née le 13 mai 1765, qui mourra à l'âge de vingt-trois ans, le 8 décembre 1788, et de sa sœur **Marie-Ursule**, née le 25 février 1754, qui décédera à l'âge de cinquante-cinq ans, le 2 juillet 1809.*

Les bons Prêtres artésien

Dans cette campagne artésienne se distingue une petite bourgeoisie rurale dont sont issus de nombreux prêtres. Beaucoup demeurent dans le pays comme vicaires, curés et parfois chanoines. Leur rôle est considérable. Ils sont à la fois les pasteurs, les conseillers, les informateurs et, dans une population encore largement illettrée, les écrivains publics.

C'est à l'église que l'on apprend les grandes nouvelles, que l'on entend les mandements de l'évêque et les édits du roi. Le curé veille sur l'école, lorsqu'il ne l'enseigne pas lui-même. Il réunit autour de lui les garçons les plus éveillés, auxquels il commence à transmettre les rudiments du latin et du chant liturgique, espérant que quelques-uns de ces jeunes garçons entreront un jour au séminaire.

Les prêtres sont également sollicités lorsque surviennent les grandes épidémies. Dans ces campagnes régulièrement éprouvées par les maladies, ils deviennent parfois les premiers auxiliaires des populations frappées par la maladie et la misère.

La dévotion Mariale

Benoît-Joseph Labre connaît donc une enfance qui n'est certes pas malheureuse, mais qui demeure rude. Très tôt initié à ce qui fait le poids de l'existence, à ses difficultés comme à ses épreuves, il apprend à les affronter comme on le fait depuis toujours dans sa famille : par la prière, la confiance en Dieu et une profonde dévotion envers la Vierge Marie.

Cette dévotion mariale est alors profondément enracinée dans la population. Lorsque survient le malheur ou que celui-ci menace, on se tourne vers la Vierge

et vers les sanctuaires de la région. On part en pèlerinage, on prie, on implore. Ainsi, bien avant que Benoît-Joseph ne devienne lui-même le grand pèlerin que nous connaissons, **l'idée du pèlerinage entre déjà dans son univers d'enfant comme une expression concrète de la foi et de la prière.**

Initié très tôt aux rudiments de la prière par sa mère, Benoît-Joseph montre, selon les témoignages transmis par la tradition, une grâce particulière lorsqu'il fait le signe de croix et prononce les prières que sa maman lui enseigne. Dès l'âge de cinq ans, il aime imiter à la maison les gestes qu'il a observés à la messe, à laquelle il se rend avec sa mère.

C'est ainsi que, très jeune, quelque chose semble déjà se manifester en lui : **un désir de Dieu qui paraît dépasser son âge.**

Sa mère le surprend un jour dans l'étable de la ferme, retiré dans un coin, s'exerçant à prier en secret. Ce petit épisode, est particulièrement touchant. Il nous montre déjà un enfant qui recherche spontanément le silence, le retrait et la présence de Dieu.

À dix ans, Benoît-Joseph ne sait pas encore écrire. Mais son intelligence a été remarquée et sa mère l'encourage à apprendre. Ses progrès sont encourageants.

Au presbytère d'Erin avec son oncle et parrain.

C'est alors que, vers l'âge de douze ans, ses parents le confient à son oncle paternel et parrain, l'abbé François-Joseph Labre, devenu le curé d'Erin. Benoît-Joseph séjournera auprès de lui pendant six années, afin de recevoir une formation classique et religieuse qui pourrait le préparer au sacerdoce.

C'est auprès de son oncle que Benoît-Joseph recevra sa première véritable formation intellectuelle et spirituelle. Le **4 septembre 1761**, après s'y être préparé avec ferveur, il fait sa première communion. Le même jour, dans l'après-midi, il reçoit le sacrement de confirmation des mains de **Mgr François-Joseph-Gaston de Partz de Pressy, évêque de Boulogne.**

Mais l'année 1766 va bouleverser son existence.

En 1766, une terrible épidémie de typhus frappa la paroisse d'Erin. Vers le milieu du mois d'août, la maladie se répandit parmi la population. L'abbé François-Joseph Labre, fidèle à son devoir de pasteur, se porta sans relâche au secours de ses paroissiens malades et mourants. Benoît-Joseph, qui vivait auprès de lui au presbytère, seconda son oncle dans cette œuvre de charité. Il allait jusqu'à chercher dans les jardins et les champs de quoi nourrir les animaux appartenant aux familles frappées par la maladie. Mais l'abbé Labre finit lui-même par

contracter le mal. Il mourut le 13 septembre 1766, laissant son jeune filleul, profondément marqué par cette épreuve.

Benoît-Joseph, doit alors quitter cette maison qui avait été pour lui bien davantage qu'un simple lieu de résidence : elle avait été le lieu de sa formation, de ses lectures, de ses prières et de sa croissance spirituelle.

Il retourne donc chez ses parents, à Amettes, emportant avec lui, notamment, un précieux héritage spirituel de son parrain : la collection en dix volumes des *Sermons* du Père Lejeune, dit « l'Aveugle ».

De retour à Amettes, Benoît-Joseph fait alors connaître à ses parents son désir d'entrer dans la vie religieuse.

Il a à peine **dix-huit ans**.

Le Presbytère de Conteville.

Ceux-ci s'obstinaient cependant à lui refuser cette option en lui disant que seul le sacerdoce ne peut être que l'unique voie à suivre. Au bout d'un moment, ferme sur leur décision, ses parents imaginèrent une autre solution. Le confier à un autre de ses oncles, l'abbé Jacques-Joseph Vincent, l'ainé des frères de sa maman Anne-Barbe qui était alors vicaire Du village de Conteville. Dans son presbytère l'abbé Vincent faisait la classe dans la grande salle de sa demeure l'instruction des enfants était selon lui le moyen d'en faire de bons chrétiens.

C fut pour son neveu Benoît-Joseph une source de grande joie que de venir séjourner chez son oncle. Dès qu'il y arriva vers la fin de l'année 1766, il put ainsi se livrer aux pieux exercices chrétiens qui ne tardèrent pas à en faire un sujet d'édification au sein de la paroisse faisant la joie de son oncle.

Dans le presbytère, les repas étaient pris à même le sol en effet le bon prêtre avait donné tous ses meubles aux pauvres et il s'asseyait avec son neveu sur le rebord d'un trou pratiqué tout exprès, c'était un grand trou creusé dans le sol de la petite salle près de la cheminée, le trou circulaire et d'un demi mètre de profondeur. Voilà l'endroit où tous les jours il prenait la soupe ensemble et se chauffait avec le bois que lui donnaient les familles plus aisées...

Les études paraissaient l'intéresser davantage. Désormais il excellait dans la langue latine et il avait acquis avec assurance une belle écriture. Au presbytère de Conteville Benoît-Joseph avait retrouvé la joie et un raisonnement plus tranquille attendant le moment propice pour rallier son oncle à son désir secret de vie monastique. Car au fond de son cœur, résonnait un appel qui éveillait sa liberté d'homme : celui d'une vie entièrement consacrée à Dieu.

Et c'est ici que commence une étonnante aventure.

Benoît-Joseph Labre va frapper à plusieurs portes...

A l'époque où se formait Benoît-Joseph, la vie monastique avait le visage du cénobitisme, dans la tradition de Cîteaux, telle que l'Abbé de Rancé avait voulu la réformer, à la grande Trappe, en la ramenant précisément aux austérités des Pères du désert et cette idée faisait peur aux parents de Benoît-Joseph il connaissaient la santé fragile de leur fils et voulait encore s'accrocher à l'idée qu'il décide de devenir prêtre. Mais ils avaient sous-estimé l'incroyable capacité d'obstination de leur fils qui ne voulait pas devenir prêtre : *"ce que je veux disait-il c'est quitter définitivement le monde"*. Son oncle Vincent pensait que son neveu voulait juste goûter à l'appel du *"désert"* et Benoît-Joseph, choisit la Trappe, ses parents refusent. Avec l'abbé Vincent, commence une période de tractations, de consultations, d'allées et venues entre Conteville et la ferme familiale d'Amettes. Les parents sous l'influence de l'abbé Vincent consentent néanmoins et conseille la Chartreuse, Benoît-Joseph se résigne par obéissance.

Premier échec...

Et vers la fin d'avril 1767 il se présente à la Chartreuse du Val de Sainte-Aldegonde près de Saint-Omer, première déconvenue l'abbaye n'est pas en mesure de recevoir des novices des suites d'un incendie ayant ravagée ses bâtiments. C'est Dom Cyrille Piéfort qui le reçut et quant il eut exposé le motif de sa visite il essuya un refus catégorique. Le Prieur, Dom Bertin Riffart, lui fit recommander d'étudier le Plain-Chant et la philosophie qui étaient nécessaires à la vie religieuses et ensuite de se présenter à la Chartreuse de Notre Dame des Prés.

Deuxième échec...

L'âme en peine il regagna Amettes avec la résolution de se remettre à l'étude. Quelques semaines plus tard, ses parents recevaient la visite providentielle d'un autre de ses oncles, l'Abbé François-Henri Vincent, membre du chapitre de Notre Dame de Walincourt dans le Cambrésis et offrit au jeune Benoît-Joseph de le conduire lui-même et de le présenter à la Chartreuse de Neuville sous Montreuil. Ce fut le Père Prieur, Dom Michel Pater, qui reçut les deux hôtes. Nouvelle déception et deuxième échec. Le Prieur leur rappela qu'il n'avait pas l'âge requis il n'a pas vingt ans il lui conseille d'étudier le chant et la philosophie. L'oncle désappointé, ne put que ramener son protégé à sa famille à Amettes.

Il étudie, prie, cherche conseil auprès des prêtres et des religieux. Il retourne chez ses parents, repart, revient encore.

Rien ne semble fonctionner comme il l'avait voulu.

Et pourtant, derrière ces portes qui se ferment, **une autre porte est en train de s'ouvrir.**

C'est peut-être l'une des premières grandes leçons de la vie de Benoît-Joseph : nous croyons de notre propre volonté que Dieu nous conduit en ouvrant toutes les portes devant nous. Il arrive pourtant qu'Il nous conduise autrement, en permettant que certaines portes se ferment.

Et Benoît-Joseph Labre ne comprend pas encore où Dieu veut le conduire.

Mais il sait une chose : **il doit continuer à chercher la volonté de Dieu.**

Entre 1767 et 1770, Benoît-Joseph va connaître plusieurs tentatives de vie religieuse.

À la Chartreuse de Neuville-sous-Montreuil, après avoir été admis une première fois avec son ami Le Hidoux, il découvre les exigences de la vie cartusienne. Mais son état intérieur devient préoccupant. Il connaît de profondes angoisses, des troubles qui l'épuisent et qui inquiètent les religieux.

Après quelques semaines, le prieur lui fait comprendre avec bonté qu'il n'est pas appelé à devenir Chartreux. Benoît-Joseph repart chez ses parents à Amettes (*Troisième échec*)

Il ne renonce pas pour autant à son désir de se consacrer entièrement à Dieu.

Il pense alors de nouveau à la Trappe.

À la fin de l'année le 25 novembre 1767, il entreprend à pied un long voyage jusqu'à l'abbaye de Soligny dans l'Orne. Il arrive épuisé, trempé par la pluie, les pieds meurtris par la marche.

Mais là encore, une porte se ferme. (*Quatrième échec*)

Il est trop jeune pour être admis, il fut refusé par le Père Abbé Théodore Chambon, qui lui expliqua qu'il ne pourrait être admis la règle est strict aucun postulant ne peut être reçu avant l'âge de 24 ans.

Il doit repartir.

De retour à Amettes, il reprend pendant quelque temps sa place auprès de sa famille et participe aux travaux de la ferme. Mais son désir de Dieu ne s'est pas éteint.

Il repartira encore, Benoît-Joseph Labre a 21 ans. Il quitte cette fois ci définitivement le domicile de ses parents nous sommes le 12 août 1769

Après avoir reçu les conseils de plusieurs prêtres et de l'évêque de Boulogne, Monseigneur de Pressy, il revient finalement frapper à la porte de la Chartreuse de Neuville-sous-Montreuil.

Cette fois, il est officiellement admis comme postulant.

Il observe la règle avec une grande exactitude. Il participe à l'Office divin, se montre ponctuel, humble et profondément recueilli.

Mais les mêmes souffrances intérieures réapparaissent, les angoisses, les scrupules...l'envahisse à nouveau. Son état devient si préoccupant que les religieux comprennent qu'il ne pourra pas poursuivre cette vie. Il est renvoyé le lundi 2 octobre 1769. Pour le prieur, il n'a pas la vocation d'un chartreux. Le 20 octobre, il annonce cette décision à ses parents dans une lettre où il témoigne de sa confiance et de son espérance :

En voici un Extrait :

Mon très cher père et ma très chère mère,

"Je vous apprends que les chartreux ne m'ont pas jugé propre pour leur état ; j'en suis sorti le second jour d'octobre. Je regarde cela comme un ordre de la Providence qui m'appelle à un état plus parfait. Ils m'ont dit que c'était la main de Dieu qui me retirait de chez eux. Seulement il ajoutait : " Je m'achemine vers la Trappe, ce lieu que je désire tant et depuis si longtemps..."

Il y souligne néanmoins :

"J'aurai toujours la crainte de Dieu devant les yeux et son amour dans le cœur."

Une nouvelle fois, il doit partir. *(Cinquième échec)*

Et pourtant, Benoît-Joseph ne considère pas ces départs comme une défaite.

Comme il l'a indiqué dans cette lettre, Benoît-Joseph arrive le 30 octobre 1769 à la Trappe de Sept-Fons. Il y prend l'habit religieux le 11 novembre 1769 sous le nom de "Frère Urbain". Cependant, rattrapé par ses scrupules, il est renvoyé le 2 juillet 1770.

Le Père Abbé de Sept-Fons, en le congédiant, prononce une parole prophétique qui restera gravée en lui : **"Dieu vous attend ailleurs."** Le registre du noviciat

indique : " qu'il est renvoyé à cause de ses peines d'esprit qui donnaient à craindre pour sa tête.

En juillet 1770, il quitte Sept-Fons. *(Sixième échec)*

Le vendredi 31 août 1770, il envoie une dernière lettre à ses parents depuis Quiers.

(Note : ou Chieri en italien, une ville italienne située dans la région du Piémont).

Dans cette dernière lettre il garde encore le secret espoir d'entrer dans la vie religieuse il écrira :

"J'ai dessein d'entrer dans quelque monastère et j'espère que Dieu m'en fera la grâce."

Nous savons maintenant que Benoît-Joseph Labre n'a jamais suivi le plan décrit dans sa lettre. Dieu, dans Ses voies mystérieuses, l'a lancé dans un périple qui ne devait s'achever qu'à la fin de sa vie.

Six échecs au total ... et une vocation qui se révèle peu à peu...

Six tentatives.

Six portes qui se ferment.

Et derrière chacune d'elles, une question qui demeure :

"Que veut donc Dieu de ce jeune homme qui désire tellement Lui appartenir ?"

C'est alors que nous pouvons comprendre quelque chose d'essentiel dans la vie de Benoît-Joseph. Il avait imaginé devenir religieux dans un monastère. Dieu ne lui demandait pas cela. Il avait cherché une cellule. Dieu allait lui donner les chemins.

Il avait désiré une communauté. Dieu allait lui donner l'humanité entière comme famille. Il avait voulu vivre dans le silence d'un cloître. Dieu allait faire de sa vie entière une prière silencieuse au milieu du monde.

Il avait cherché à devenir moine. Dieu allait faire de lui **un pèlerin**. Ce qui semblait être une succession d'échecs allait devenir, peu à peu, **un dépouillement providentiel**.

Dieu allait le conduire au renoncement à ses propres projets, à ses représentations de la sainteté et même à l'idée qu'il se faisait de sa vocation.

Après avoir été ainsi dépouillé de sa volonté propre, Benoît-Joseph prend alors la route de l'Italie.

De Quiers, il prend la direction de Lorette, traversant les villes de Pavie et de Sant'Angelo Lodigiano, où il fait la connaissance de la famille Savaré et loge dans la grange de leur ferme.

(Note : il y reviendra à de nombreuses reprises au cours de ses sept années de pèlerinage)

Et c'est le mardi 6 novembre 1770 qu'il arrive pour la première fois à Lorette

Le Pèlerin de Lorette.

Inconnu de tous, il fut cependant remarqué pour sa piété. À Lorette, il restait en prière, à genoux, entre cinq et six heures, évitant de s'appuyer sur aucun siège. Il était totalement absorbé dans sa contemplation jusqu'à l'heure avancée du soir, moment où les gardiens annonçaient la fermeture du lieu saint. En sortant, il ne cherchait pas refuge dans une maison hospitalière, préférant dormir sous les haies, dans les creux des murailles, les étables ou les maisons abandonnées, partout où la nuit le surprenait.

Lorsque des fidèles charitables l'obligeaient à accepter un gîte, il entraînait chapeau à la main et se tenait debout à une certaine distance, par respect pour ses hôtes. S'ils l'invitaient à s'approcher ou à s'asseoir, il s'excusait, alléguant sa malpropreté et craignant de souiller leurs sièges avec ses vêtements en lambeaux. Pour lui être agréable, il fallait lui offrir le coin le plus inconfortable de la maison.

Après son séjour à Lorette, il se trouvait à Assise le 18 novembre de la même année, dans la patrie du célèbre "*François d'Assise*", fondateur de l'ordre franciscain. Le 20 novembre, Benoît-Joseph s'inscrivit comme membre de l'Archiconfrérie du

Cordon de Saint François. Ce jour-là, après avoir satisfait à sa dévotion en recevant les sacrements, il demanda à être reçu dans l'Archiconfrérie. Le Père Temple, franciscain, lui remit le saint cordon, qu'il porta fidèlement jusqu'à sa mort. Chaque jour, de 1770 à 1783, il en récita les prières liées aux obligations de la Confrérie des Cordeliers.

Après son séjour à Assise, qu'il quitta le dimanche 25 novembre 1770, il marcha dix jours à travers l'Italie. Ne trouvant pas, sur son chemin, un monastère répondant à son aspiration profonde, il se résolut à poursuivre jusqu'à Rome, capitale du monde chrétien et centre de la religion catholique.

Le 3 décembre 1770, il aperçut enfin, pour la première fois, la ville de Rome, où il logea à l'hospice Saint-Louis-des-Français.

Ce premier séjour à Rome dura sept mois, jusqu'en mai 1771, date à laquelle il entreprit un second pèlerinage à Lorette.

Après avoir quitté les différents lieux où il avait cherché sa vocation religieuse, Benoît-Joseph Labre poursuivit son chemin de pèlerin. Son itinéraire allait bientôt le conduire à Fabriano, dans les Marches italiennes, où se déroula un épisode particulièrement important de sa vie spirituelle. Il s'y arrêta trois semaines une longue halte qui va marquer un tournant décisif dans son discernement : c'est là qu'il commença à comprendre que sa vocation ne se trouvait peut-être pas dans le désir du cloître, mais dans une vie de pèlerinage perpétuel, vécue dans la pauvreté et l'abandon total à la providence.

À Fabriano, sa rencontre avec l'abbé Mario Paggetti fut déterminante. Ce dernier l'aidera à comprendre et à discerner lors de plusieurs échanges qu'il eut avec lui. Benoît-Joseph s'interroge en effet, car depuis son long séjour à Rome, il commence à penser que peut-être sa mission n'est pas d'entrer dans les ordres, mais d'embrasser une vocation de pèlerin itinérant, depuis qu'il a quitté Rome il y pense de plus en plus.

Voici le témoignage de l'Abbé Mario Paggetti (1771).

Note : Témoignage de l'Abbé Mario Paggetti au procès de béatification :

C'était le matin de ce jeudi 13 juin 1771, que l'abbé Paggetti vit pour la première fois Benoît-Joseph Labre, sa première impression sur le personnage fut celle d'un homme à l'humilité rayonnante de sainteté. Sa présence semblait transcendante, sa modeste apparence diffusait une profonde spiritualité qui touchait le cœur de chacun. Il portait sa pauvreté et sa simplicité avec une sérénité qui venait d'une foi immense.

Ses paroles lors de nos échanges étaient porteuses de sagesse et de foi, destinées à voir la beauté dans chaque instant, à trouver la présence de Dieu dans les choses les plus simples de la vie. Dans notre modeste cité de Fabriano, le pèlerin Benoît-Joseph Labre était l'image vivante de la douceur, révélant sa véritable grandeur dans le service envers les autres. À travers ses gestes simples et son dévouement, il témoignait de l'espérance qu'il portait en lui et qu'il offrait aux plus démunis de mes paroissiens, leur rappelant que, même dans l'âpreté de leurs vies, il existait un chemin vers la lumière.

L'espérance témoignée par Benoît-Joseph était accessible à tous. Il ne prêchait pas par des paroles éloquentes ou des théories complexes, Il était un frère parmi ses frères, partageant leur condition et leur offrant un reflet de leur propre dignité.

Par sa présence, il leur montrait que leur vie, aussi humble soit-elle, avait une valeur infinie et que la véritable richesse réside dans l'amour du prochain.

Durant son séjour à Fabriano, il avait enfin commencé à entrevoir sa véritable vocation et se questionnait profondément à ce sujet. C'est pourquoi il était déterminé à se rendre en Galice pour vénérer le corps de l'apôtre Saint-Jacques. Une décision que j'ai approuvée, car il semblait attendre de moi une réponse à cette volonté de s'immerger dans le voyage incessant du pèlerinage, qui lui apparaissait comme la voie que Dieu lui traçait.

" Je dois faire la volonté de Dieu ", m'avait-il dit, et je ne pouvais que lui donner raison. Je l'ai même encouragé à suivre les inspirations de son cœur, tant sa conviction que Dieu le voulait dans cet état de vie était forte."

J'avais compris alors qu'il ne cherchait pas véritablement mon autorisation, car sa décision était déjà prise en lui-même. Ce qu'il attendait de moi, en tant que prêtre, c'était une confirmation, la reconnaissance de l'Église quant au choix auquel il se sentait appelé par Dieu.

" C'est à Fabriano, qu'il prit la décision de faire de son existence une vie de pèlerin, suivant les inspirations de la grâce et n'obéissant qu'à Dieu seul. Tout ce qu'il entreprendrait ensuite serait guidé par cette conscience intime de ce que Dieu attendait de lui... "

Pour les nombreux témoins qui déposèrent lors de son procès de béatification, sa présence à Fabriano relevait d'une expérience transcendante. Ils décrivaient avec une précision saisissante la joie et les sentiments qui l'envahissaient à la simple vue du sacrifice eucharistique caché dans le tabernacle, il semblait que son cœur assoiffé était touché directement par la main de Dieu. Son visage, souvent baigné de larmes, rayonnait d'une lumière et d'une chaleur qui émouvaient, ravissaient et consolaient ceux qui l'observaient.

Fabriano et la prière des trois cœurs.

Le **samedi 23 juin 1771**, alors qu'une pluie abondante transformait les rues de Fabriano en véritables torrents, Benoît-Joseph rencontra une humble veuve, **Vincenza Rocca**. Touchée par l'apparence paisible du pèlerin, elle l'invita à entrer chez elle pour se mettre à l'abri.

Comme il en avait l'habitude, Benoît-Joseph la salua en disant :

« Loué soit Jésus et Marie. »

La veuve lui confia alors les épreuves de sa vie. Son mari, qui était maçon, était mort accidentellement en tombant d'un toit, la laissant seule avec ses enfants. Benoît-Joseph l'écoula avec attention et lui parla de la **miséricorde de Dieu et de sa Providence**.

Vincenza Rocca témoignera plus tard :

« Sa parole était si affable ; il me montra comment et pourquoi je devais avoir confiance en la divine miséricorde et dans la Providence de Dieu. »

Avant de repartir, Benoît-Joseph demanda simplement un peu de fil pour réparer ses vêtements. Lorsque Vincenza voulut lui donner la bobine entière, il n'en accepta qu'une petite quantité :

« La bobine complète serait de trop ; ce fil est coûteux et vous n'êtes pas riche. »

Avant de prendre congé, il promit de revenir le lendemain. La veuve lui parla également de sa voisine, **Virginia Fiordi**, gravement malade, et lui demanda de lui rendre visite.

Le lendemain, **dimanche 24 juin 1771, jour de la Saint-Jean-Baptiste**, après la messe, Benoît-Joseph revint chez Vincenza Rocca, qui le conduisit auprès de Virginia Fiordi et de ses deux sœurs.

Le pèlerin s'assit près de la malade et l'écoula longuement. Avec une grande douceur, il l'encouragea à porter ses souffrances dans la foi :

« Soyez prête à supporter toutes vos souffrances, car le Seigneur attend de grandes choses de vous. »

Il lui parla également de sa mort prochaine et de l'espérance de la vie éternelle. Puis Virginia lui confia un secret de conscience qu'elle n'avait jamais révélé, pas même à son directeur spirituel, l'abbé Don Paggetti.

Cette rencontre marqua profondément la malade, qui fut frappée par la paix et la profondeur spirituelle de Benoît-Joseph.

À midi, les sœurs l'invitèrent à partager leur repas. Benoît-Joseph accepta par charité. Il prononça le bénédicité avec ferveur, mais mangea très peu.

Lorsque les sœurs insistèrent, il répondit simplement :

« Il me faut peu. Le surplus ne serait bon qu'à augmenter la pâture des vers. »

Après le repas, la conversation se poursuivit autour de l'Évangile et de la Passion du Christ. Malgré les difficultés qu'il rencontrait encore avec la langue italienne, Benoît-Joseph parla avec une telle profondeur que les femmes présentes furent profondément émues.

C'est au cours de cette rencontre du **24 juin 1771**, à Fabriano, que Benoît-Joseph transmet la prière qui deviendra célèbre sous le nom de « **Prière de Fabriano** », également appelée « **Prière des trois cœurs** ».

Cette prière résume admirablement sa spiritualité :

**Mon Dieu,
accorde-moi, pour T'aimer,
trois cœurs en un seul cœur :**

Le premier, tout amoureux de Toi,
qui pense sans cesse à Toi,
agit pour Toi, parle de Toi
et supporte avec patience le mal
que Tu permettras tout au long de ma vie.

Le deuxième, tout sincère,
miséricordieux et bienveillant envers mon prochain,
un cœur qui prie beaucoup Jésus et Marie
afin qu'ils daignent donner le repos
aux âmes du Purgatoire.

Le troisième, tout vigilant envers moi-même,
qui me rende vainqueur des pièges de la chair,
afin que soit plus grande
la joie dont Tu me combleras dans l'éternité.

Amen.

Après cette rencontre, Benoît-Joseph demeura encore quelques jours à Fabriano.

Le **27 juin 1771**, il retourna à l'hospice San Giacomo et exprima sa gratitude au sacristain **Vincenzo Brunetti**, lui demandant de transmettre ses remerciements à l'abbé **Don Paggetti** pour la bienveillance qu'il lui avait témoignée.

Puis, le soir même, Benoît-Joseph quitta Fabriano. Il prit la route en direction de **Lorette**, sans savoir qu'il y trouverait l'un des grands lieux de sa vie spirituelle.

Il ne devait jamais revenir à Fabriano.

Son départ est d'ailleurs marqué par une parole qui en dit long sur sa conception de la vie de pèlerin :

« On avait fait cas de lui comme de quelque chose de bon. »

Benoît-Joseph ne cherchait ni à s'attacher aux personnes ni à prolonger son séjour là où il avait été accueilli. Il reprenait la route, fidèle à cette vocation de pèlerin qui allait désormais devenir toute sa vie.

En **août 1771**, il atteignit enfin **Lorette**, où il demeura jusqu'au **16 septembre 1771**.

Fabriano lui avait offert une rencontre ; **Lorette allait devenir pour lui un véritable sanctuaire intérieur**, auquel il restera fidèle jusqu'à sa mort.

Le nouveau chemin du Pèlerin de Dieu.

Dès lors, Benoît-Joseph marcha de sanctuaire en sanctuaire, visitant les hauts lieux de la chrétienté en **Italie, en Espagne, en Allemagne, en France et en Suisse**. Sa vie devint un incessant pèlerinage, bien loin de ce que l'on pourrait imaginer comme de simples « petits pèlerinages gentils ».

Le chemin était rude, âpre et difficile. Sa vie de marche était marquée par une ascèse d'une extrême rigueur et par une profonde pauvreté.

Ceux qui le rencontrèrent furent témoins de quelque chose d'inhabituel : une sainteté qui bouleversait et interrogeait. Les prêtres qui l'accueillirent furent particulièrement frappés par sa vie de prière et sa profonde dévotion.

L'adoration du Saint-Sacrement était sa respiration, son refuge, sa joie et son espérance. Il y consacrait tout son être : son cœur, ses forces et son temps. Chaque geste de son existence semblait s'enraciner dans l'élan de sa prière.

De **1770 à 1777**, Benoît-Joseph connut la période de ses grands pèlerinages. Puis, à partir de **1777**, épuisé par les années de marche, les privations et les austérités, il se fixa à **Rome**. Il n'abandonna cependant pas complètement la route : chaque année, il reprenait le chemin de **Lorette**, sanctuaire auquel il demeura profondément attaché jusqu'à sa mort.

Un appel qui se révèle peu à peu

Voilà, chers frères et sœurs, nous n'irons pas plus loin dans l'itinéraire géographique de notre saint. Car, au fond, ce qui est le plus important n'est peut-être pas de savoir **où Benoît-Joseph est allé**, mais de comprendre **comment il a découvert où Dieu voulait le conduire**.

Et c'est là que son histoire devient particulièrement intéressante pour chacun de nous.

Lorsque nous regardons son enfance, nous découvrons un enfant profondément pieux, attiré très tôt par la prière, le silence et la présence de Dieu. À l'adolescence, cette attirance devient un désir plus précis : Benoît-Joseph veut se consacrer entièrement à Dieu.

Mais il va connaître une succession d'échecs.

Il essaiera d'entrer dans plusieurs communautés religieuses. **Six tentatives, six portes qui se ferment**. À chaque fois, il pense avoir trouvé le lieu où Dieu l'attend. À chaque fois, le chemin se referme devant lui.

Et c'est ici que nous devons nous arrêter un instant.

Car Benoît-Joseph nous enseigne quelque chose de fondamental sur le discernement d'une vocation :

On ne devient pas prêtre ou religieux simplement parce qu'on l'a décidé. On le devient lorsque l'on a reçu l'appel de Dieu et que cet appel est confirmé par l'Église et par les événements de la vie.

Il y a une différence immense entre **avoir un désir** et **recevoir un appel**.

Le désir peut être sincère, généreux, même profondément religieux. Mais il reste notre désir. C'est ce qu'on appelle en religion : *" La volonté propre "*

- L'appel, lui, vient de plus loin que nous.
- Et parfois, Dieu permet que toutes les portes que nous voulions ouvrir se ferment.
- Cela ne signifie pas nécessairement que Dieu nous abandonne.
- Cela peut signifier qu'il nous conduit ailleurs.

Quand Dieu ferme une porte

Benoît-Joseph aurait pu considérer ses échecs comme des humiliations ou comme la preuve qu'il n'était pas fait pour la vie religieuse.

- Mais il ne renonce jamais à chercher Dieu.

C'est précisément là que son histoire devient extraordinaire.

Il aurait pu dire : « Puisque je ne peux pas devenir religieux, alors je vais vivre comme tout le monde. »

- Il ne le fait pas.
- Il continue de chercher.

Et cette recherche va progressivement transformer son désir.

- Au début, Benoît-Joseph cherche **une communauté**.
- Il cherche une abbaye.
- Il cherche une règle.
- Il cherche un monastère dans lequel il pourra consacrer sa vie à Dieu.

Mais Dieu semble lui dire : « **Ce n'est pas là que je t'attends.** »

Alors Benoît-Joseph continue son chemin. Et finalement, à travers les années, les rencontres, les épreuves, les départs et les retours, quelque chose se dessine.

- Son véritable cloître ne sera pas un monastère.
- Son cloître sera la route.
- Son silence sera celui des chemins.
- Sa cellule sera parfois un porche, une grange, un hospice ou un coin d'église.
- Sa communauté sera constituée de tous ceux qu'il rencontrera.
- Et sa règle sera l'Évangile vécu dans la pauvreté, la prière, l'adoration et la charité.

Rome : le temps du discernement

Son séjour à **Rome** va jouer un rôle essentiel dans ce discernement. Rome est alors le cœur visible de la chrétienté. Benoît-Joseph y trouve les églises, les sanctuaires, les tombeaux des apôtres, le Saint-Sacrement et les lieux de prière qu'il affectionne tant. Mais Rome lui permet surtout de comprendre que sa vocation n'est peut-être pas de repartir indéfiniment à la recherche d'un

monastère. Il commence à découvrir que **la route elle-même peut devenir le lieu de sa consécration.**

Et cette compréhension va trouver une expression particulièrement forte à **Fabriano**, en juin 1771.

Fabriano : la révélation d'une vocation

À Fabriano, nous ne trouvons pas seulement un épisode touchant de sa vie. Nous découvrons un homme qui a compris quelque chose de son propre chemin.

Le **24 juin 1771**, au cœur de sa rencontre avec les sœurs Fiordi et Vincenza Rocca, Benoît-Joseph transmet cette magnifique prière que la tradition nous a conservée sous le nom de **Prière de Fabriano**, ou **Prière des trois cœurs**.

Et lorsque nous lisons attentivement cette prière, nous découvrons presque tout le programme de sa vie.

- **Le premier cœur : aimer Dieu.**
- **Le deuxième cœur : aimer le prochain.**
- **Le troisième cœur : veiller sur soi-même.**
- Voilà le cœur de la vocation de Benoît-Joseph.

Et peut-être pouvons-nous maintenant comprendre quelque chose d'essentiel :

- **Benoît-Joseph n'a pas échoué dans sa vocation religieuse.**

Il a échoué à entrer dans les communautés qu'il avait imaginées pour lui. Mais Dieu ne lui avait peut-être jamais demandé d'entrer dans une communauté.

- Dieu l'appelait à devenir **le pèlerin de Dieu.**

Et c'est précisément parce que plusieurs portes se sont fermées qu'une autre vocation a pu apparaître.

- Fabriano devient alors comme une lumière posée sur son chemin.

Il comprend que son existence ne sera pas celle d'un religieux enfermé derrière les murs d'un monastère, mais celle d'un homme entièrement consacré à Dieu **au cœur du monde, sur les routes, dans les églises, devant le Saint-Sacrement et au milieu des pauvres.**

- La route devient son monastère.
- L'Eucharistie devient son centre.
- Le pauvre devient son frère.
- La vierge Marie devient sa compagne de route.
- Et Dieu devient son unique horizon.

C'est peut-être là, chers frères et sœurs, la grande leçon que Benoît-Joseph Labre peut encore nous donner aujourd'hui :

Nous avons parfois une idée très précise de ce que nous voulons faire pour Dieu. Mais la sainteté commence lorsque nous acceptons de découvrir ce que Dieu veut faire de nous.

- Benoît-Joseph avait imaginé sa vocation.
- Dieu lui en révéla une autre.

Et il lui fallut plusieurs portes fermées, plusieurs départs, plusieurs échecs et plusieurs années de recherche pour comprendre que **le chemin qu'il cherchait n'était pas celui d'un monastère : c'était celui de la route.**

- Et cette route allait devenir, pour lui, un chemin vers Dieu.

Pourquoi saint Benoît-Joseph Labre parle-t-il encore à notre temps ?

Lorsque nous découvrons pour la première fois la vie de saint Benoît-Joseph Labre, une question peut naturellement surgir :

Pourquoi cet homme nous touche-t-il encore aujourd'hui ?

Pourquoi son souvenir, plus de deux siècles après sa mort, continue-t-il à attirer des chrétiens, à susciter des pèlerinages, des prières, des conférences, des recherches et même le désir de mieux comprendre sa vie ?

Après tout, Benoît-Joseph n'était ni évêque, ni prêtre, ni fondateur d'une œuvre religieuse. Il n'a écrit aucun traité de théologie. Il n'a fondé aucune communauté. Il n'a construit aucune œuvre humaine qui aurait traversé les siècles.

Il n'a possédé presque rien.

Et pourtant, **il a laissé quelque chose que le temps n'a pas réussi à effacer : le témoignage d'une vie entièrement donnée à Dieu.**

C'est peut-être là que commence le véritable mystère de Benoît-Joseph Labre.

Un homme qui n'a pas cherché à devenir quelqu'un

Nous vivons dans une société qui nous enseigne souvent qu'il faut construire son identité, réussir sa vie, être reconnu, posséder, laisser une trace.

- Benoît-Joseph a suivi un chemin presque exactement inverse.
- Il n'a pas cherché à devenir important.
- Il n'a pas cherché à être admiré.
- Il n'a pas cherché à avoir une fonction.
- Il n'a pas cherché à posséder.

Il a cherché Dieu.

Et cette recherche de Dieu fut si profonde qu'elle finit par prendre toute la place.

Voilà pourquoi son existence peut nous déstabiliser.

Car Benoît-Joseph nous oblige à poser une question que notre époque cherche parfois à éviter :

Et si l'essentiel d'une vie n'était pas ce que nous réussissons à construire, mais Celui à qui nous choisissons de la donner ?

Son existence nous rappelle que la sainteté ne consiste pas nécessairement à accomplir des choses extraordinaires aux yeux des hommes.

La sainteté commence souvent beaucoup plus simplement :

"laisser Dieu devenir le centre de notre vie."

Un pauvre selon l'Évangile

Benoît-Joseph a vécu la pauvreté d'une manière radicale. Mais il serait trop facile de réduire son témoignage à la pauvreté matérielle.

Sa pauvreté était d'abord une disponibilité.

Il ne voulait pas que les biens prennent dans son cœur la place qui revient à Dieu.

Il avait compris quelque chose de profondément évangélique : lorsque le cœur est encombré de lui-même, il devient difficile d'accueillir Dieu et de recevoir les autres.

La pauvreté chrétienne n'est donc pas simplement le fait de ne rien avoir.

Elle consiste à comprendre que **nous ne sommes pas propriétaires absolus de notre existence**. Tout ce que nous sommes, tout ce que nous avons reçu, tout ce qui nous est confié vient finalement de Dieu.

- Benoît-Joseph a vécu cette vérité jusqu'au bout.
- Et pourtant, chose étonnante, celui qui possédait si peu pouvait donner beaucoup.
- Il donnait ce qu'il recevait.
- Il partageait son peu.
- Il se tournait vers les pauvres.
- Il compatissait aux souffrances des prisonniers.
- Il savait reconnaître derrière la misère d'un homme une personne aimée de Dieu.

C'est ici que sa pauvreté devient profondément théologique.

Un homme qui marchait avec Dieu

- Benoît-Joseph est devenu pèlerin.

Il a parcouru les routes d'Europe, allant de sanctuaire en sanctuaire, vivant d'aumônes, dormant là où la Providence lui permettait de trouver un abri.

Mais il serait dommage de ne voir dans ses voyages qu'une succession de déplacements.

- Car son véritable voyage était intérieur.
- Il ne marchait pas seulement **vers** des sanctuaires.
- Il marchait **avec Dieu**.
- Chaque route devenait un chemin de confiance.

Chaque épreuve devenait une occasion de remettre sa vie entre les mains du Seigneur.

- Chaque rencontre devenait une possibilité d'aimer.
- Chaque église devenait un lieu où il pouvait retrouver le Christ.
- C'est pourquoi son pèlerinage nous concerne encore.

Nous ne sommes peut-être pas appelés à parcourir les routes comme lui.

- Mais nous sommes tous des pèlerins.
- Nous sommes tous en chemin.

- Et la question essentielle n'est pas seulement :
- « **Où vais-je ?** »

Elle est question :

- « **Avec qui est-ce que je marche ?** »
- Car il est possible d'aller très vite et de se perdre.
- Il est possible d'avoir beaucoup de projets et de ne plus savoir pourquoi nous les réalisons.
- Il est possible d'être entouré de nombreuses personnes et de connaître pourtant une profonde solitude.

Benoît-Joseph nous rappelle alors une vérité simple :

la vie chrétienne n'est pas d'abord une course vers la réussite ; elle est une marche avec le Christ.

"Benoît-Joseph Labre n'a pas seulement marché sur les routes d'Europe. Il a appris à marcher avec Dieu."

Et cette route-là n'appartient pas au XVIII^e siècle. Elle est encore ouverte devant chacun de nous aujourd'hui.

- Elle commence ici, dans cette église.
- Dans notre propre vie.
- Avec nos pauvretés, nos blessures, nos échecs, nos doutes, nos questions et nos espérances.

Et si nous acceptons, comme lui, de remettre notre vie entre les mains du Christ, alors nous découvrons que nous ne marchons jamais seuls.

Car Celui qui accompagnait les pas de Benoît-Joseph sur les chemins de France et d'Italie est encore aujourd'hui le même Seigneur qui vient marcher avec nous.

Et peut-être Chers frère et sœurs, qu'au terme de notre propre route, nous comprendrons alors que nous ne cherchions pas seulement Dieu :

"depuis le commencement de notre vie, c'était Dieu qui nous cherchait."

Conférence à la Salle paroissiale d'Aniche

Lundi 16 septembre 2026

Frère Alexis, fl